

Mâlaise dans la culture¹

Pierre Arel

Depuis quelques décennies les positions et les rapports homme-femme se sont profondément modifiés. Il semble en effet que l'évolution des mœurs et l'accompagnement jurisprudentiel, pavé de bons sentiments, qui l'a suivie nous a conduit parfois jusqu'à ne plus faire aucune distinction de sexe en ce qui concerne la conjugalité ou la parenté. Ce qui tend à donner un statut tout phallique à ceux qui le souhaitent. Quels embarras cette nouvelle donne peut causer du côté des hommes pour se tenir à une place qui est aussi largement contestée, décriée, qu'elle reste convoitée ?

Le résultat est qu'actuellement, dans certains pays occidentaux, cette tendance est allée au terme de ce qu'elle visait, aucune loi sociale ne distingue une position sexuée. Tout est posé par la loi jurisprudentielle en option, et par conséquent négociable. Ce qui ne manque pas d'avoir des effets dans les relations qui se nouent, comme nous l'entendons au quotidien dans notre clinique. Ces effets directement liés à cette nouvelle donne dans les relations sexuées, sans précédents dans l'histoire, sont parfois tragiques, mais sans céder au catastrophisme considérons plutôt cela sous un jour ordinaire. Si nos lois sont aujourd'hui égalitaires, les positions régies par des lois coutumières, et donc inconscientes, restent largement inégalitaires. Cette inégalité reste même, et c'est plutôt bon signe, un excellent thème de comédie. Un homme

1. Intervention au séminaire d'été de l'ALI, Paris, du 26 au 29 août 2009.

qui s'est installé sous la coupe de sa femme ou de sa mère reste un personnage de comédie très prisé. Nous en avons eu l'illustration patente il y a deux ans, où presque la moitié des Français sont allés rire de deux braves types qui restaient un peu trop dans les jupes de leur mère ou de leur femme. L'intrigue partait du fait que l'un d'eux, pour être agréable à sa femme dépressive, avait commis quelques impairs pour tenter de la rapprocher de sa famille. Le ressort comique remonté dans ce film est le mari oblatif amoureux transi devant sa femme et le vieux garçon qui reste dans les jupes de sa mère autoritaire, ressort que Lacan utilise souvent quand il parle de la bourgeoise – il en parle déjà dans « Les complexes familiaux »² – et du populaire.

C'est à partir de là que je vais parler des embarras ordinaires des messieurs, leurs embarras avec l'amour. Les dames les considèrent souvent comme des sans-cœurs, parce qu'elles en veulent encore, de l'amour, mais Lacan ne s'y est pas trompé lorsqu'il disait dans le séminaire *L'acte psychanalytique*, « Quand il arrive qu'un homme arrive à désirer une femme, il croit la désirer mais il a affaire à cette occasion à sa mère, donc il l'aime. Il lui offre quoi ? Le fruit de la castration liée à ce drame humain. Il lui donne ce qu'il n'a plus »³. Il disait aussi, à cette occasion, que les femmes croient aimer leur partenaire, mais ce qui domine c'est qu'elles le désirent. Lacan faisait là la lecture d'un malentendu qui continue à jouer ses tours, dans lequel le fruit de la castration reste l'enjeu principal et toujours insaisissable, insaisissable tant par la demande que le désir.

C'est même parce qu'il est insaisissable que s'entretient cette économie pulsionnelle dans laquelle deux protagonistes dans un affrontement binaire s'entre-déchirent pour la possession du sceptre qui leur échappe. Dans un roman qui a beaucoup intéressé Freud lorsqu'il est sorti en 1926, *Le destin de Mr Crump*⁴, nous avons un exemple clinique saisissant de cet affrontement binaire dans lequel la demande orale d'une femme reçoit pour réponse le cadeau anal de son mari oblatif. Il lui donne ce qu'il n'a plus. Et ainsi le conflit ne cesse pas. Elle ne cesse pas de lui jeter à la tête un impossible auquel il ne peut rien, et il ne cesse pas de lui répondre au nom du devoir, du nécessaire. Il n'y a jamais de césure, c'est à jet continu qu'ils se bouffent et qu'ils s'emmerdent, et tout cela avec amour. La femme ne cesse de demander à son mari : Est-ce que tu m'aimes ? A quoi il répond inlassablement : oui ! Et quand tout cela vire à la haine, il va dire à une tierce personne : elle m'aime comme le tigre aime le mouton. C'est comme objet, objet *a*, qu'il s'appréhende dans ce dispositif qui est présenté par l'écrivain comme la réalité la plus consistante

2. J. Lacan, *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001.

3. J. Lacan, Séminaire *L'acte psychanalytique*, leçon du 27/03/1968.

4. L. Lewishon, *Le destin de Mr Crump*, Phébus, Libretto, 1998.

qui soit. Il n'y a pas, dans ce monde clos par le bouchon de l'objet pulsionnel, de porte de sortie, sauf à la fin qui est une fin réelle, un passage à l'acte qui fait que ça cesse pour de bon.

Voilà ce que Lacan appelle le drame de l'amour, à savoir que l'amour tend à vouloir faire passer le contingent au nécessaire, à ce que ça ne cesse pas, à ce que ça s'éternise dans l'être. Drame passionnel disons nous aujourd'hui, qui est l'issue qui advient lorsque le dit qui se déroule en continu, le dit qui ne cesse pas, ne rencontre pas la césure d'un dire, d'un dire que non, d'un dire : c'est pas ça !

C'est le mérite de la comédie de permettre que ça se dise. Dans la comédie tout le monde y va de son savoir, même le valet, de sa petite phrase qui fait mouche, qui fait mouche sur la vérité et qui renverse les situations. La comédie joue sur les mots, elle équivoque de sorte qu'après-coup la jouissance qui était là en jeu trouve le signifiant et rate : c'est pas ça ! C'est en cela que la comédie est borroméenne, il lui faut le conflit binaire, pulsionnel, et ce tiers terme qui va faire qu'après-coup cela va pouvoir se dire, cela va pouvoir se lire, grâce à la chute de la lettre.

Dans le séminaire *Encore* où j'ai pu apprécier comme jamais le comique de Lacan, grâce à la bande-son qui permet d'entendre le dire de Lacan, dans ce séminaire et le précédent il est remarquable que le nœud borroméen soit introduit sur cette phrase : « *Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que : c'est pas ça* »⁵. Ce qui est ici en jeu d'emblée est l'impossible du don, du don de ce qui ne peut pas se demander, le don du fruit de la castration. Lequel don est un principe moteur dans les échanges qui s'opèrent dans notre société démocratique et consumériste. Dans la fraction matriarcale de notre vie sociale, le don du phallus, ou la tentative de le donner, tentative inconsciente, joue un rôle prépondérant. Ce que Lacan a repéré depuis longtemps, « Les complexes familiaux » en attestent. Et là, avec le nœud borroméen, et cette trouvaille de cette phrase : « *Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que : c'est pas ça* », il n'est pas d'un grand optimisme mais il dit que ça peut changer pas mal de choses aux ennuis ordinaires des affrontements binaires de la pulsion, avec leur cortège de passions de l'être, *jalouissances* et haines, cela en prenant en compte une structure ternaire dans laquelle il y a obligation de considérer les deux protagonistes de la pulsion avec un tiers terme, qui peut être un verbe.

Je te demande – trois termes : je, te, demande
de refuser
ce que je t'offre – trois termes encore.

5. J. Lacan, Séminaire *...ou pire*, leçon du 09/02/1972 et Séminaire *Encore*, leçon du 08/05/1973.

Ça tient ensemble, ça ne fait Un donc, que parce que ces trois termes se nouent trois par trois. Si on en enlève un les deux autres ne tiennent pas. Et pourquoi cette demande si curieuse, quasiment inaudible dans le social. Eh bien parce que : c'est pas ça !

Ce qui serait ça, ce serait un rapport plein et inscriptible entre l'Un et l'Autre, mais ce n'est pas ça, ça rate. Ce ratage est la nature même de l'objet cause du désir, « c'est un objet qui n'est aucun être, l'objet *a* c'est ce que suppose de vide une demande »⁶.

Si bien qu'avec ce *C'est pas ça !*, il y a quelque chose qui cesse, qui est le dit continu dans lequel se loge la jouissance perverse d'un côté, et la jouissance folle de l'autre⁷.

Nous avons largement souligné pendant ces journées combien la jouissance du *tout*, la jouissance du Un est plombante⁸, mais la jouissance Autre n'est pas plus aérative. Le livre d'Hélène L'Heuillet sur les sources du terrorisme⁹, qui sont à chercher du côté du nihilisme, c'est-à-dire du *rien* pris comme objet, nous dévoile d'autres effets mortifères de cette jouissance Autre. Ainsi nous pouvons constater que lorsque la jouissance perverse et la jouissance Autre se déploient chacune de leur côté, leur rencontre est pour le moins houleuse, et leur lien est plutôt cassant. Ça casse pour que ça ne cesse pas, soit de s'écrire, jouissance phallique, soit de ne pas s'écrire, jouissance Autre.

Pourtant, ce sur quoi Lacan a porté son intérêt tout particulièrement est de suivre pas à pas comment la tentative de rapport sexuel se solde par un ratage. Ce qu'il appelle dans ... *ou pire*¹⁰ la disjonction du rapport sexuel peut être suivie ou non par une reconquête, *nachträglich*, après-coup, de ce qui se répète qui est le fondement de ce que découvre l'expérience analytique. Si ce ratage, cette répétition a été pensée, par une pensée réelle, il est possible que l'interprétation analytique ait lieu, et produise une traîne, une queue de pensée qui est peut-être bien le phallus. C'est ainsi que le discours analytique produit le S_1 . C'est un écrit qui vient après les pensées réelles.

Maintenant, si nous reprenons cela avec le nœud borroméen – c'est la lecture que je vous propose –, Lacan nous présente une chaîne borroméenne dans laquelle il y a au moins trois ronds, mais il peut y en avoir un grand

6. J. Lacan, Séminaire *Encore*, leçon du 15/05/1973.

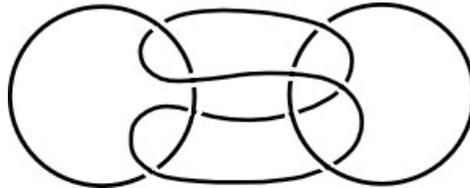
7. J. Lacan, Séminaire *Encore*, leçon du 26/06/1973.

8. Comme l'a fait remarquer J.-J. Tyszler lors de la journée du 28 août, suite à l'exposé de M.-C. Cadeau sur Sainte Thérèse d'Avila.

9. H. L'Heuillet, *Les sources du terrorisme*, Fayard, Paris, 2009.

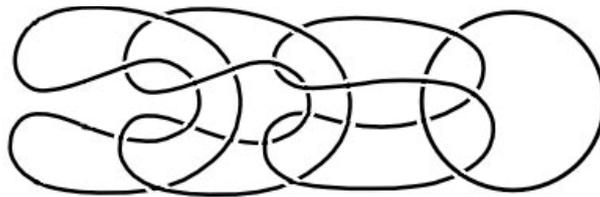
10. Leçon du 8/3/1972, p. 81.

nombre, chaîne obtenue par la pliure d'un rond dont l'une des oreilles passe dans le précédent, que l'on peut faire suivre d'autres ronds pliés. La fermeture de la chaîne se réalise par le bouclage sur un rond non plié qui peut être le premier ou un autre.



Ces concaténations, qui sont des concaténations signifiantes, Lacan nous dit que dans la psychose, dans le phénomène des phrases interrompues repérées chez le président Schreber, il suffit que l'un de ces chaînons soit sectionné, c'est-à-dire que l'Un soit retiré de chacun de ces chaînons, pour que tous les autres soient libres¹¹. Ce qui a pour conséquence que tout fout le camp, la pensée, les phrases, les mots, les lettres qui volent, et même le corps puisque nous savons que les moments féconds peuvent s'accompagner, c'était encore plus vrai avant les neuroleptiques, de désastres physiologiques catastrophiques, voire létaux.

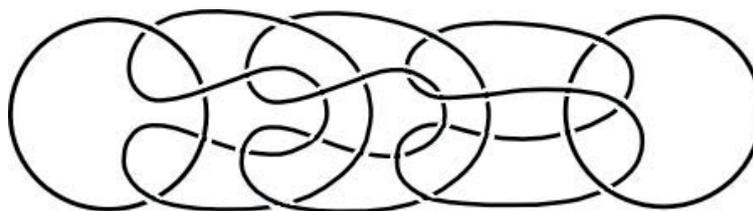
Alors, risquons-nous de tels accidents en dehors de la psychose ? Avec le ratage du rapport sexuel, il y a des moments où la chaîne s'ouvre, et ce que dit Lacan, c'est qu'il vaut mieux reconquérir ce qui s'est passé là par une traîne de pensée. La traîne de pensée, S_1 , qui vient en essaim, S_1 qui sont produits par un dire qui vient refermer la chaîne qui s'est ouverte par la disjonction du rapport sexuel. Si on ne peut pas reconquérir ce qui s'est ouvert, ça casse, pas seulement dans les psychoses, ça casse pour Mr Crump, il y a passage à l'acte fatal, et ça peut casser dans des moments de folie ou d'autres manifestations cliniques.



Chaîne ouverte par la disjonction du rapport sexuel

11. J. Lacan, Séminaire *Encore*, leçon du 15/05/1973.

Le S_1 salvateur est produit par ce dire qui dit : c'est pas ça. C'est ce que font les équivoques qui, dit Lacan, fondent, avec cette équivoque sur fondre et fonder¹². Ca fond le sens phallique et ça fonde un nouveau départ. « Un coup de ton doigt sur le tambour... le nouvel amour »¹³. Voilà les battements de la chaîne signifiante, les pulsations de l'inconscient, qui sont rythmées par la survenue d'un dire qui est un « c'est pas ça », qui est un S_1 .



Chaîne fermée par la traine de pensée, S_1
 $S_1(S_1(S_1(S_1(S_2))))$

Jean-Pierre Lebrun nous a dit¹⁴ que la parole de l'homme, c'est un « C'est ça », mais ne peut-on pas situer le S_1 , le « C'est pas ça » du côté homme, du côté du père ? Côté «... de celui qui unit, de celui qui dit, non ! autour de qui peut se fonder, doit se fonder ce qu'il y a d'universel... Si nous revalorisons le mot frère, il va rentrer à pleine voile au niveau des bons sentiments. »¹⁵ Le père dit non au bon sentiment, il dit non à la demande d'amour pour la pousser vers la demande fondamentale et à ce qu'elle a de vide. D. Texier a relevé¹⁶ cette phrase que nous entendons souvent, pas seulement chez les adolescents : « je n'ai pas demandé à venir au monde », au monde phallique il s'entend. Phrase qui s'émet, quel que soit le sexe anatomique du locuteur, du côté droit du tableau. Eh bien un homme a à tenir par rapport à cette demande pour que ce qui se joue dans la ronde des discours puisse devenir lisible. La psychanalyse, c'est rendre possible cette lecture.

Dans *Scènes de la vie conjugales*, d'I. Bergman, film de 1973, Johan, le mari déplore que nous soyons des analphabètes de l'affectif. Cette alphabétisation, nous pouvons l'attendre de la psychanalyse, de sorte que nous soyons un peu moins affectés par le langage.

12. J. Lacan, Séminaire *Le savoir du psychanalyste*, leçon du 01/06/1972.

13. J. Lacan, Séminaire *Encore*, leçon du 19/12/1972.

14. Intervention du 28 août 2009 : « Comment j'ai utilisé les formules de la sexuation ».

15. J. Lacan, Séminaire *... ou pire*, leçon du 21/06/1972.

16. Intervention du 27 août 2009 : « Ce qui surgit du corps de l'adolescent et ce qu'il doit articuler à la question du féminin ».